

La station

FANNY DESARZENS

Avant, là-haut, on redoutait l'hiver. Ça fait qu'on ne faisait que se préparer; il fallait s'acclimater à la chute des températures, à voir s'éteindre son paysage. Parce que pendant la saison chaude c'était une vibrance parmi les forêts, les pâturages, les lacs, les montagnes. Autant de couleurs qui allaient se ternir, puis disparaître. À cause du blanc; un blanc dans lequel les choses allaient s'abîmer. Partout, à part peut-être le ruban clair d'un ruisseau qui passe. À part peut-être aussi le brun des maisons et les leurs orangées du soir, qui passaient d'une fenêtre à une autre. Il fallait donc s'organiser pour s'habituer à l'absolue blancheur, qui brillait et blessait les yeux lorsqu'elle réverbérait la lumière du soleil. Il fallait également et surtout s'apprêter à braver le froid. Il s'agissait alors de faire des réserves, des conserves, de tuer le cochon. Il s'agissait de fermer sa maison, de se renfermer un peu sur soi en attendant les jours plus chauds du prochain printemps. Alors, au moment où la clarté du jour annoncerait que la saison bascule enfin pour laisser la place à une autre, on rouvrirait les portes. Ça fait que tout se remettrait à vivre, et que ce serait un temps de retrouvailles. Un soulagement viendrait. Mais tous sauraient qu'il y aurait toujours un prochain hiver.

Peu à peu ça a radicalement changé. Dorénavant on se prépare différemment à cette saison: on attend ce froid hivernal, la neige. On s'équipe, on s'impatiente, on se réjouit.

On sait que les montagnards ont longtemps été méprisés, moqués. Isolés dans une haute vallée, dans un espace inhospitalier avec pour seule véritable frontière les cimes des montagnes. Autant de monts souverains, évoquant tout à la fois un silence absolu et beau et le fracas de collisions très anciennes. Puis il y a eu ce formidable essor; l'ouverture des stations de ski, qui a créé un engouffrement immense et pratiquement continu parmi les montagnes. La construction de bâtiments vacanciers, de remontées mécaniques: téléphériques, télésièges, téléskis, télécabines. Il y a eu la grande permutation des villages des hautes vallées, avec des chalets qui se sont construits les uns après les autres d'abord juste à côté des vieilles demeures, puis s'avoisinant parmi. Des chalets neufs et aux volets fermés la plupart du temps, habités lors des vacances d'été mais surtout pendant les vacances d'hiver. Alors ce sont des endroits entiers qui sont assiégés, puis abandonnés au redoux.

De nombreux villages de montagne se sont établis sur des éboulements. Il paraît que celui-ci aussi. Et peut-être que la stabilité d'un lieu se fait en construisant des choses dessus. Ensuite, on regarde si ça tient. En tout cas il y a quelque chose d'assez étrange lorsqu'on pense qu'un jour il n'y avait rien du tout. Il faudrait se figurer qu'à la place de l'église, des maisons, des routes et du cimetière il n'y avait rien sauf ce qui peut réellement perdurer: la roche, la terre, les arbres, l'eau. Et c'est parmi tout ça qu'on s'est fait une place à soi. Tout s'est édifié semblablement à ce qui était déjà là; du bois et des pierres pour les maisons, la terre pour les pâturages, l'eau pour les irriguer. Un lieu qu'on a nommé sien. Et celui-là, justement, c'est le sien. C'est son village.

Il est moniteur de ski. Il vit au deuxième étage d'un chalet centenaire. Avant c'était un grenier, il a été refait. Ça se situe au milieu de tout; qu'on se tourne d'un côté, on voit l'église. Le cimetière. La mairie. La route principale. Qu'on se tourne de l'autre, il y a des habitations, les chemins de traverse, des rues à l'origine innommées et, plus loin, une forêt. Il y a une grande passerelle qui relie un côté du village à l'autre. Comme ça s'est agrandi avec le temps, il a fallu se faire rapprocher les choses. Lui est au cœur de tout cela. Mais surtout sa maison se trouve à côté de la rivière, et donc on entend le glissement de l'eau, et souvent on croirait qu'il pleut alors que non. Il est un enfant du village. Puisqu'il y est né, puisqu'il ne l'a jamais quitté. Il a grandi en rapport à ce qui existe autour de lui. Parce que les lieux forment les gens, et ces mêmes gens les font vivre et exister. C'est un échange qui doit se faire.

Lui est trapu et a les mains rêches. Quelques blessures sur la peau et au-dedans du corps, mais fort. Comblé de soleil, avec des yeux clairs. Calme, et soudain il rit, et soudain il s'énervé. Impossible pour lui de rester trop longtemps à l'intérieur; il s'élance dans le dehors, et alors

une tranquillité lui revient. Si tout le monde le connaît, il connaît tout le monde. Il connaît cet amour formidable qui peut exister lorsqu'on vit dans un endroit où on se sent profondément chez soi. Il connaît chaque recoin pour les avoir parcourus, et depuis son enfance il boit l'eau à la vieille fontaine qu'il y a devant sa maison.

Et c'est près de son village, dans le grand domaine des Portes du Soleil, qu'a été construite une station immense et fantastique. Une architecture singulière, toute en bois et rondeurs, qui se veut en harmonie avec cette nature qu'elle utilise. Bien sûr on s'y rend pour skier mais on peut aussi simplement marcher dans les rues enneigées, et même se faire balader sur un traineau tiré par un cheval. Depuis qu'il a l'âge de travailler c'est là qu'il passe tous ses hivers, tous les jours ou presque. Il apprend à skier. Et il a cette gaîté si vive que ça déborde de lui, le fait ressembler à un enfant toujours joyeux. Car, là-haut, il vit une sensation pareille à nulle autre; cette impression d'une totale adéquation. Lorsqu'on est dans la pente et qu'on glisse, qu'on se sent emporté. Que le temps se suspend et s'accroche au cœur, le soulève et relie le corps au sol puis au ciel, l'air à la matière. Et on croirait que c'est l'âme qui lance des cris de joie, et on ne veut jamais, jamais que ces moments ne se terminent. Ainsi, c'est une grande réjouissance qui le prend chaque fois lorsque la saison s'ouvre. C'est la joie enfantine du retour à la station, de l'arrivée du froid et de la neige.

Alors c'est une sorte d'épreuve lorsqu'il s'agit de s'apercevoir que ce qu'on a toujours connu est en train de se transformer, et qu'on ne peut rien y faire. Parce qu'un jour il y a un changement qui se manifeste après des accumulations et au bout d'un moment ça fait trop; alors, ça se remarque. Ça fait que ça ressemble à cet endroit qu'on a aimé mais ça n'est plus pareil; tout ce qui a été profondément familier ne l'est plus, plus vraiment, et ça ne reviendra jamais comme c'était.

Certainement que la plupart des villageois a senti que, depuis longtemps, quelque chose était en train de se bouleverser. Et que pour finir ça a basculé. On ne pouvait que se souvenir des feux de forêts cet été, des champs de céréales et des étendues d'herbes brûlées par la chaleur. Alors on a compris cette suite logique, on s'y attendait. On a fait semblant de rien, jusqu'à qu'il ne soit plus possible de croire que les choses peuvent rester inchangées. Parce qu'il fait anormalement chaud et que cette année il pleut au lieu de neiger. Ça fait que tout est verdâtre, et gris.

On ne parle que de ça. Entre collègues, voisins, vacanciers. On ne fait que discuter de cette incroyable absence; la neige qui ne vient plus. La neige qui fond, qui ne tient plus. On se tient au courant: il paraît que la station des Gets a fermé. Elle aura tenu deux semaines, c'est déjà inespéré. Et il y a les amis qui sont au chômage partiel. Il y a ceux qui réfléchissent à une reconversion, ceux qui tous les soirs regardent les prévisions météorologiques. Ceux qui disent quand même que tout va rentrer dans l'ordre. Il y a les personnes qui ont connu l'âge d'or de la station et qui silencieusement observent tous ceux que l'hiver fait vivre, tout ce qui a sauvé le village et son économie: commerçants, moniteurs, pisteurs, restaurateurs. On parle du lac de Montriond, qui pour la première fois n'a pas gelé. Et son eau, tranquille, frémit au contact d'un vent du sud.

Au-dessus du village il y a également quelques pistes. Là c'est encore plus difficile d'affronter ce qu'on voit. Parce que c'est misérable, parce que ce n'est qu'une espèce de croûte qui suinte du blanc jaunâtre. Du verglacé parmi une terre boueuse. Et l'on lève les yeux vers l'un des sommets, et on ne voit que le clairsemé d'une neige que le vent a pelé, avec en dessous du vert pâle et fatigué.

Alors à nouveau, comme autrefois, cette crainte de l'hiver. Parce que va savoir à quoi va ressembler l'année suivante. Et lui, l'enfant du village devenu moniteur, qui parle volontiers mais qui ne dit pas tout, la seule chose qu'on entend de lui, c'est qu'avec tout ce qu'il se passe dans le monde, nous on pleure parce qu'il n'y a pas de neige. Et il secoue la tête, lentement. Et lorsqu'il rentre le soir il observe la rivière enflée de toute cette eau indésirée. Dans la nuit il entend rouler les pierres. De gros blocs que, dans toute sa force et son espèce de colère, elle fait bouger. Ça fait comme une eau qui prolonge le ciel; une larme unique qui descend de la montagne, qui fait pleurer la montagne.

Pourtant, la beauté perdure. Les plus hauts sommets scintillent dans la lumière du jour. Et, la nuit, la neige intouchée fait comme un halo, auréole les pics inexploités, inatteignables. Et demain, lorsque le soleil se relèvera, dans cet espace qu'il aime et bien au-delà des prés imbibés d'eau grise, il fera skier des enfants.

biblio

Galel

Editions Stalkine, 2021.



bio

FANNY DESARZENS vit à Lausanne et c'est à Genève qu'elle entame des études en 2015. En 2018, elle obtient son Bachelor d'arts visuels à la HEAD. C'est en réalisant des images qu'elle comprend que l'écriture est son meilleur moyen d'en créer. Sa nouvelle *Lignine*, lauréate du concours lancé par la revue *Chosir* en 2021, est le premier pavé de sa route littéraire. Son premier roman, *Galel*, est publié aux éditions Slatkine en 2022. Son deuxième roman, *Chesa Seraina*, sort en janvier 2023 et également aux éditions Slatkine. Au travers d'histoires simples, elle tente de travailler le langage au corps à l'image d'artisans façonnant une matière. FDS

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].

MICHEL BÜHRER